

Croquer la pomme

Ce tableau de Lucas Cranach l'Ancien, qui se trouve à l'Art Institute de Chicago, représente Ève, tentée par le serpent, saisissant un fruit en lequel on reconnaît bien une pomme. Elle est près apparemment, comme on dit, de « croquer la pomme », avec tous les échos et connotations que l'expression éveille chez nous. Mais de ce que l'expression nous est devenue familière, il ne faut pas conclure qu'elle est conforme au texte, à sa lettre et à son esprit...



Le texte de référence est le chapitre 3 de la Genèse (Gn). Avant la création d'Ève, Adam était seul, ce qui n'est pas bon selon Dieu (Gn 2/18), et d'après le texte, parmi tous les animaux jusque là créés, aucun ne lui correspondait (Gn 2/20). Peut-être les avait-il essayés, et le texte comporte-t-il des traces de zoophilie ? En tout cas un animal (un cervidé) figure bien dans le tableau en arrière-plan, pour rappel peut-être de cette possibilité – mais il peut aussi figurer symboliquement les instincts animaux d'Ève elle-même... Quoi qu'il en soit, devant cet « échec », Ève est créée, à partir d'une côte d'Adam endormi : Gn 2/21-22. Cette formation particulière de la première femme rend incompréhensible le fait que le peintre lui ait attribué un nombril (de même qu'à Adam qui, lui, fut créé à partir du sol selon Gn 2/7). On pourrait rêver, de façon voltairienne sans doute, d'une ligue pour la suppression du nombril dans toutes les figurations artistiques d'Adam et Ève !

L'arbre interdit du Paradis était celui de la connaissance du bien et du mal, et le fruit défendu, celui de cet arbre : Gn 2/17. L'arbre n'était pas spécifié dans le texte. Or ici le fruit est apparemment une pomme, et donc l'arbre un pommier. Il y a peu de chances qu'on trouve un tel arbre au Moyen Orient, qui n'est pas la Normandie ! D'où donc viennent cette pomme, et ce pommier ?

Le mot français « pomme » vient du mot latin *pomum*, qui signifie simplement « fruit » : voyez *Pomone*, la déesse des vergers. On a dû considérer le pommier comme arbre par excellence, et par synecdoque, figure très fréquente dans le langage, le mot général en latin désignant le « fruit » est devenu en français le mot particulier « pomme ».

« Pomme » en latin se dit *malum*, avec un *a* long. Voyez *acide malique* : « acide découvert en 1785 par Scheel dans le suc de pommes aigres, et qui existe dans un très grand nombre de végétaux » (Le Robert). Le grec *mêlon* a d'ailleurs le même sens. – Mais à côté de cela, *malum* en latin, avec un *a* bref, signifie le mal. Comme on n'a plus eu de souci des quantités vocaliques, on a donc en Occident compris que l'arbre de la connaissance du bien et du mal, dans la traduction latine de la Bible (*scientia boni et mali*) était un pommier. Comme le ver dans le fruit, le mal pouvait donc être dans la pomme, le mot latin *malum* désignant, une fois négligée la quantité du *a*, les deux réalités.

La pomme existait déjà dans la mythologie grecque : elle est liée à l'idée d'enjeu et de conflit potentiel. On pense par exemple aux « pommes d'or » des Hespérides (*ta khrusea mêla*), qui sont en réalité des oranges ou des citrons ! Ou à celle qui fut la première cause de la guerre de Troie. On raconte en effet qu'Éris (la Discorde), qui n'avait pas été invitée aux noces de Pélée et Thétis, lança pour se venger, au beau milieu du banquet, sa fameuse pomme d'or portant l'inscription « À la plus belle » pour semer la discorde entre Héra, Aphrodite et Athéna. Les dieux ne voulant pas s'engager dans un conflit allèrent chercher le plus beau des mortels qui se nommait Pâris pour qu'il rende le jugement à leur place. Il choisit Aphrodite, qui lui avait promis l'amour de la plus belle des mortelles : c'était Hélène. Malheureusement

elle était mariée à Ménélas. Pâris enleva Hélène, ce qui déclencha la guerre. C'est de là que vient notre expression : « pomme de discorde ». – Ce rapprochement a donc pu jouer en monde chrétien, pour faire du fruit défendu une pomme.

*
**

Chez nous cependant, « croquer la pomme » est devenu synonyme de « faire l'amour ». Comment la connaissance du bien et du mal du texte original est-elle devenue en monde chrétien, au moins selon la vulgate qu'on a enseignée, le péché de chair ? Il est sûr que le mot « connaître » en hébreu a aussi une signification sexuelle, comme il se voit par exemple dès Gn 4/1 : « Adam connut Ève, sa femme ; elle conçut, et enfanta Caïn... » Chouraqui traduit par le mot : « pénétrer », qui a aussi les deux sens, comme on voit dans l'expression « esprit pénétrant » : « Adam pénètre Ève, sa femme, etc. » Peut-être cette polysémie du terme hébreu a-t-elle poussé à l'assimilation entre d'une part connaître le bien et le mal, et de l'autre avoir des relations sexuelles. Aussi les premiers temps du christianisme ont connu l'encratisme, c'est-à-dire l'hostilité à tout ce qui est charnel. On n'est pas sûr qu'il en soit encore totalement débarrassé aujourd'hui.

En tout cas, pour le grand public, le « fruit défendu » a un sens sexuel. On voit cela avec évidence dans un roman comme *La faute de l'abbé Mouret*, de Zola, où la faute en question est évidemment de cette nature : le prêtre succombe aux charmes ensorcelants d'une femme, dans un jardin appelé de façon significative *Le Paradou*. Même un écrivain peu suspect de reproduction d'un catéchisme comme Proust évoque, dans *Un amour de Swann*, les jeux érotiques de Swann et d'Odette (« faire cattleya »), en rappelant le cas du premier homme qui y goûta dans le Paradis. La sexualisation de la faute est évidente, ainsi que la répétition de son cliché.

*
**

Je viens d'écrire : « y goûta *dans* le paradis ». Mais à regarder de près le texte dans la version de la Vulgate, et dans les traductions françaises qui la reprennent, l'union sexuelle entre nos premiers parents n'a pu se produire qu'*après* la chute.

Cette dernière est racontée au chapitre 3. Adam, qui se découvre nu, donc honteux (Gn 3/10), puis Ève, sont interrogés et reportent leur responsabilité, le premier sur la seconde, la seconde sur le serpent. Ils sont enfin punis, à commencer par le serpent, condamné à ramper : Gn 3/14-19. À mon avis, la faute d'Adam et Ève est moins la désobéissance à Dieu que l'incapacité où ils se trouvent à reconnaître ce qu'ils ont fait comme leur appartenant et à en revendiquer la responsabilité.

Ce n'est qu'au début du chapitre suivant, le 4, qu'Adam et Ève s'unissent sexuellement, selon le verset que j'ai cité : « Adam connut Ève, sa femme, etc. » Le grec de la Septante a un aoriste, *egnô*, qui est ambigu, l'aoriste pouvant prendre parfois en grec la valeur d'un plus-que-parfait. Mais le latin de la Vulgate un parfait, *cognovit*, qui ne peut équivaloir chez nous qu'à un passé simple. Indubitablement, au moins dans la version latine (*cognovit* n'est pas *cognoverat*), l'acte sexuel du chapitre 4 suit chronologiquement la faute du chapitre 3 : il est donc naturel que celle-ci, étant génératrice de honte et de culpabilité, déteigne sur celui-là. Le climat s'étant considérablement obscurci avec l'expulsion du Paradis de nos premiers parents, tout ce qui suit la première faute, dont l'exercice de la sexualité, en subit les conséquences.

Le monde juif n'a pas ce pessimisme quant à ce domaine. Ainsi pour Gn 4/1 on lit chez Rachi : « L'homme s'était uni... » [Comprenez :] Déjà avant le récit cité plus haut, avant la faute et son expulsion du jardin. Il en est de même pour la grossesse et la naissance (de

Caïn), car si le texte avait porté *wayéda* au lieu de *yada* cela aurait voulu dire qu'il a eu des enfants après avoir été chassé. » Les hébraïsants comprendront ici la différence.

Le commentaire de Rachi est normalement repris dans la Bible du rabbinat français : « Or l'homme *s'était uni* à Ève, sa femme... » (édition Colbo, 1994, p.5) Autrement dit l'acte de chair, l'acte sexuel, s'était déjà produit *avant* qu'Adam et Ève aient commis leur faute et aient été chassés du Paradis. Il n'a donc pu en être marqué ou influencé en quelque façon. On sait que les temps en hébreu ont un régime très différent que celui qu'ils ont par exemple en latin, et donc cette traduction est possible. Il est possible aussi qu'elle soit polémique, dirigée contre la culpabilisation que deux mille ans de christianisme ont affectée à la sexualité.

Quoi qu'il en soit, l'exercice de la sexualité, surtout ayant pour but la procréation, est totalement valorisé en milieu juif. L'acte sexuel est même le seul acte qui soit non seulement permis, mais conseillé d'accomplir pendant la nuit du shabbat ! Il fait même partie des commandements (*mitsvot*), puisqu'on lit en Gn 1/28, à l'adresse des humains : « Croissez et multipliez ! »

*
* *

Cette culpabilisation chrétienne a engendré des siècles de frustration et d'agressivité, la seconde dérivant évidemment de la première. Pensons par exemple à la persécution des [Adamites](#), qui, à l'image d'Adam et Ève au Paradis vivant nus, l'un en face de l'autre, et n'en ayant point honte (Gn 2/25), vivaient eux aussi dans une unité ou symbiose heureuse, hommes et femmes mélangés. Sexualité heureuse donc, béatitude édénique, qui n'a pas été supportée chez nous. À l'inverse d'eux, les [Encratites](#) pratiquaient de façon significative une absolue continence (en grec : *enkrateia*).

On notera que le tableau de Cranach mélange allègrement les moments de ce qu'il est censé figurer. La perception de la nudité de l'être, comme telle et comme image de la honte, n'a pu apparaître, si on suit le texte, qu'après la faute, précédant immédiatement l'expulsion du Paradis. Or ici le sexe d'Ève est pudiquement voilé par un fragment de feuillage : certains diraient même hypocritement, car ce voilement peut être aussi suggestif et attirant ! Quoi qu'il en soit, ce détail renvoie à une problématisation de la sexualité qui n'a pu se produire qu'*après* ce que l'épisode est censé raconter. Pareillement le serpent lové dans l'arbre est bien l'animal rampant que nous connaissons aujourd'hui. Mais cette reptation est une malédiction finale que lui inflige Dieu : Gn 3/14. Elle n'a pu, là encore, avoir lieu qu'après ce que représente la scène. Je laisse aux voltairiens et aux esprits railleurs le soin de se demander ce que faisait le serpent avant de ramper...



Ces anomalies ne font en tout cas que refléter la vision occidentale la plus répandue relativement à la sexualité, devenue objet d'un tabou majeur, et à la fois redoutée et attirante en tant que telle, vision qui surprendrait assurément bien d'autres cultures que la nôtre. Mais elle tisse tout notre langage, modèle toute notre pensée.

On pourra s'amuser à considérer la figuration d'Adam du même peintre. On voit qu'il prend bien soin de cacher, avant toutes choses, ses *pudenda*, ou parties honteuses, par l'anticipation anachronique que j'ai déjà signalée. On pourra aussi se demander s'il a bel et bien, sur sa gorge, la fameuse « pomme d'Adam ». C'est, nous disent les anatomistes et moins poétiquement, le nom familier de la proéminence du cartilage thyroïde du larynx sur la face antérieure du cou, saillante et visible chez l'homme, mais masquée habituellement chez la femme par une localisation graisseuse entre le menton et le cou. Son nom vient de ce que la pomme donnée par Ève lui serait restée, comme on dit familièrement, « en travers de la

gorge ».

Par cet exemple et ce type d'enquête, on voit de quelle importance doit être pour nous une auto-exploration, ou une auto-analyse : langage, mœurs, coutumes, tout est pris ici dans un même ensemble. Allons donc à notre propre rencontre, soyons les ethnologues de nous-mêmes, pour mieux nous connaître et nous accepter, mais aussi, pourquoi pas, mieux nous changer ou nous changer en mieux.



© Michel Théron – 2014